

COUP D'ŒIL SUR LES LOISIRS

Une sélection d'images de la Collection
Fouad Debbas et de la Fondation Arabe pour l'Image

Si les « congés payés » en France sous le gouvernement Blum (juin 1936) riment avec vacances et découvertes de la mer et de la montagne, les randonnées et la bicyclette, ils sont aussi le symbole d'un basculement des rapports de classes sociales : l'ouvrier peut goûter aux plaisirs du temps libre. Depuis le lancement de l'appareil photo pour tous par Eastman Kodak en 1888, le slogan resté célèbre « Vous appuyez sur le bouton, nous faisons le reste » devient vérité. La pratique photographique se démocratise pour venir s'insérer dans les cercles familiaux et s'offrir à de nouveaux usagers rêvant de capturer des instants au quotidien, des menus ou mémorables événements passés en famille, des camaraderies, ou des activités de loisirs s'intégrant désormais aux cycles de la vie sociale.

Au Liban et dans la région, dès les années 1920, cette nouvelle production photographique amateur est en éclosion. Apportée par les soldats et les étrangers de passage, elle est vite et durablement adoptée par une bourgeoisie grandissante.

Les photographies dites amateurs de l'époque sont en cela témoins de l'avènement des activités de loisirs – sorties en mer, parties de tennis, courses de ski alpin – au sein de la société bourgeoise, hérités d'une vision coloniale assumée. Les temps de loisir se déclinent, s'enrichissent d'expériences individuelles et collectives.

La sélection présente des photographies prises dans les années 1920 et 1960 par trois opérateurs, trois regards et témoignages distincts sur une période de l'histoire des temps de loisirs au Liban. Elles proviennent des fonds de la Collection Fouad Debbas et de la Collection Alexandre Medawar conservée par la Fondation Arabe pour l'Image, à Beyrouth.



TFDC_1086_SN_6841

Photographe non identifié
Soldats français en excursions à Baalbeck et dans les montagnes libanaises, Vers 1928
Tirage au gélatino-bromure d'argent, 8.3×11.3 cm ou 11.3×8.3 cm
Collection Fouad Debbas / Musée Sursock



TFDC_1086_SN_6826



TFDC_1086_SN_6836



TFDC_1086_SN_6831



Avec remerciements à : La Fondation Arabe pour l'Image et Alexandre Medawar
Auteur : Yasmine Chemali, Responsable des collections, Musée Sursock
Graphisme de la brochure : Mind the gap
Impression : Byblos Printing

Loisirs et modernité au Liban

Dès le milieu du XVI^e siècle, le terme de « loisirs » désigne le temps dont on dispose en dehors des occupations habituelles, celui pendant lequel il est « permis » (de la racine latine *licere*) de faire ce que l'on désire¹.

Temps libre, temps pour soi, loisir collectif, loisir individuel, espace public, espace privé, tenter de définir *loisir* n'est pas si simple qu'il n'en a l'air. D'abord, le loisir au sens de temps libre se définit par opposition au temps de travail et accompagne les mutations économiques et industrielles du XVIII^e siècle en France, en Grande Bretagne, ou en Italie. Temps de distraction, il est aussi temps de divertissement. Sehnaoui rappelle qu'à Beyrouth, en plus des jeux de quilles ou de billards décrits dans les Guides Baedeker et Isambert, la notion de plaisir-loisir est étroitement liée à l'espace social des cafés, des jardins et des bains publics². Théâtres, jardin public de la place des Canons inauguré en 1884, et hippodrome du Parc des Pins sont les loisirs d'une nouvelle bourgeoisie beyrouthine.

À Beyrouth, c'est dans les années 30 que se développent les quartiers de Minet el Hosn avec ces hôtels pourvus de bains et de Zeytouneh, haut lieu de la nuit. Suivant l'inauguration de l'hôtel du Saint-Georges en 1934 et la création de son bain et de son bar, un Bain français s'installe tout contre l'hôtel et, doté d'une piscine, organise des fêtes et des compétitions réservées aux Français et autres étrangers ainsi qu'à quelques Libanais privilégiés³. La pratique de la baignade est en pleine expansion, et avec elle, l'allègement des pratiques vestimentaires et l'évolution de la société féminine au sein de l'espace public. La baignade se professionnalise : aménagement moderne, restriction d'entrée, cabines, douches, tremplin et maître-nageur deviennent les standards du bain militaire réservé aux officiers de l'armée française et du bain de l'Université américaine, situé sous la corniche bordant le campus. Plus au nord, la plage de la Grande Bleue s'aménage en dessous des falaises de Medawar. Ouzai se transforme en sorte de Riviera française, et se flanque du Saint-Simon, plage sablonneuse et restaurant-café proposant des douches, des cabines de déshabillage, une soixantaine de bungalows en bois⁴, ou encore du Saint-Michel, plus au sud.

À partir du mois de juin jusqu'au mois d'octobre, les Libanais estivent. En été, on préfère donc villégiaturer sur les hauteurs au Grand Hôtel de Sofar, ou au Casino-Piscine de 'Aley, inauguré en 1930.

Baignade mise à part, d'autres loisirs se professionnalisent au Liban à la même époque. Il y a bien entendu les courses hippiques, avec l'Hippodrome du Bois des Pins, devenu la sortie où s'affichaient costumes et belles toilettes. Mais on assiste surtout à un développement des associations et autres clubs tels le Club alpin français, Section du Levant (1932), ou encore les premières compétitions de cyclisme (1934)⁵. La Fédération libanaise de football est créée en 1934 et rassemble plusieurs clubs pour la plupart basés à Beyrouth et dans la banlieue. Football et cyclisme furent

très tôt des sports populaires, appréciés et pratiqués par les classes les moins aisées. Réservés davantage à une élite, le tennis et les sports nautiques furent également en vogue dans les années 30.

Les loisirs, de par la multiplication des clubs, sont des «forums de convivialité», pour reprendre l'expression de Robert Beck et Anna Madoeuf⁶, mais ne nous leurrions pas, il s'agit d'une convivialité centrée sur sa propre communauté. Le loisir est un marqueur social et reproduit la fracture sociale déjà existante dans la sphère publique. Loisirs de masse (cinéma, bicyclette ou football) ou loisirs d'élite (ski, sports nautiques ou tennis), résultent d'une diffusion de modèles issus de la haute société.

TFDC_1005-PA-0017a



Henri Charles (1900-1978)
Ski à Becharreh, Années 1930s
Tirage au gélatino-bromure d'argent, 8.5×13.3 cm
Collection Fouad Debbas / Musée Surssock

Henri Charles (1900-1978)
Entraînement de ski au Cèdres, Années 1930s
Tirage au gélatino-bromure d'argent, 8.6×13.6 cm
Collection Fouad Debbas / Musée Surssock



TFDC_1005-PA-0026a

La révolution Eastman Kodak ou un usage domestique de la photographie

L'amélioration des procédés au gélatino-bromure apparu dans les années 1880, la multiplication des fabricants de plaques sensibles et le renouvellement du matériel et des services photographiques ouvrent la voie à l'accessibilité de la photo pour tous. Après maintes tentatives pour sensibiliser mécaniquement les plaques au gélatino-bromure, en septembre 1888, Eastman lance le Kodak, un appareil préchargé, de taille réduite, assez léger et simple d'emploi⁷. Avec treize milles boîtiers vendus en un an, le Kodak est couronné de succès. Il simplifie la prise de vue et l'acte photographique peut être résumé ainsi : « Vous appuyez sur le bouton, nous faisons le reste », slogan resté célèbre. Les photographes amateurs ne sont donc plus les *connoisseurs* à l'anglaise du début du XIX^e siècle, ceux-là même qui cultivent les sciences et les arts ; ils deviennent les simples *usagers* d'un boîtier photographique, et répondent ainsi à l'idéal démocratique prôné à l'époque.⁸

Se présente comme amateur « celui qui aime ». Délestée des tâches ingrates, la photographie mise en avant par Kodak devient facile et attirante, synonyme de plaisir d'enregistrer et de divertissement.

La libération des contraintes de la pose ainsi que la diffusion des chambres de plus en plus petites et légères, ouvrent la voie vers de nouveaux sujets et autorisent le photographe à capturer le mouvement, autrefois qualifié de *non-photographiable*. Courses hippiques, sauts de haie, courses automobiles, balades à bicyclette, vagues se brisant sur le rocher, baignades en mer, enfants en mouvement, tels sont les sujets d'un nouveau répertoire iconographique.

Cet amateurisme photographique s'exerce essentiellement au sein du cercle familial. La famille est l'une des principales zones d'intervention ou de circulation⁹ : elle n'est plus réservée uniquement au père, qui serait détenteur d'un certain savoir technique, mais elle se retrouve à la portée de la gente féminine et des enfants. Puis, elle en constitue la majorité des sujets photographiés¹⁰. Le boîtier enregistreur devient l'indispensable témoin des moments de famille et de la sphère domestique. Ses clichés servent à écrire le grand récit familial.

Rentrer dans l'album photo d'un amateur, c'est s'immiscer sans permission dans une histoire qui n'est pas sienne, c'est être étranger à cette vie-là, c'est s'inviter au royaume des anonymes. De formats variés, parfois très petits, ces instants de vie sont « mis en page » par l'auteur, ordonnancés dans un récit précis. Sur la même double-page de l'album *TFDC_A188*, on y voit un groupe de jeunes militaires au Bureau, puis au Colombier, ou encore à la Grande Bleue ; ils visitent Sidon, rencontrent

une caravane dans le sable, ou encore font de la planche à la mer. Dans un autre album (TFDC_A184), qui porte comme titre « Rayack et les environs », on y voit deux soldats en pleine ascension du Sannine enneigé puis au repos lors de leur pose déjeuner. La symétrie règne en maître dans la mise en page de ces albums, et l'auteur se joue des formats verticaux et horizontaux des images. Un autre exemple d'album (TFDC_A195) illustre une succession de sorties : balade en bicyclette à la campagne, sortie en automobile, sortie à la mer et baignade ; ces images s'encastrent dans un cadre préétabli. L'album se construit ainsi comme un ensemble de cases à remplir. Sans annotation ni description du sujet photographié, le contexte se perd parfois, à jamais. Ces portraits d'anonymes nous interrogent, face à nous, ils tombent dans l'anonymat. Alors que ceux-là se faisaient photographe pour créer des souvenirs de ces sorties à la campagne ou à la mer, ils n'intéressent plus aujourd'hui si ce n'est pour l'action actée.

Sans rareté et souvent sans qualité, la photographie vernaculaire constitue une masse importante d'images et est produite sans vouloir artistique ou *kunstwollen* pour reprendre l'expression de Aloïs Riegl¹¹. Souvenir d'une vie étant vécue, cette photographie que l'on peut dire « privée », s'apprécie et se lit dans la continuité de la prise de vue, contexte dont elle a été extraite¹². La planche-contact, mémoire du geste photographique, succession d'instantanés captés, donne vie et exprime toute la compulsivité du photographe amateur.

Source: L'illustration, Journal universel, hebdomadaire 61ème année, volume 122 Samedi 26 septembre 1903 Collection Fouad Debbas / Musée Surscock

TFDC_1036_SN_7064



TFDC_1036_SN_7067

TFDC_1036_SN_7051



TFDC_1036_SN_7069

Photographe non identifié
 Groupe de soldats français à Baalbek, Fin des années 1920
 Tirage au gélatino-bromure d'argent, 6,9×9 cm ou 9×6,9 cm
 Collection Fouad Debbas / Musée Surscock

Mario Malek Medawar (1938-2011)

Planche-contact d'un film 35mm, Vers 1965

Tirage au gélatino-bromure d'argent, 18x24 cm

Collection Alexandre Medawar. Avec l'aimable autorisation de la Fondation Arabe pour l'Image.

AIF_0284me00911-934





27A

→ 28



26A

→ 27



15A

→ 16



14A

→ 15



13A

→ 14



10A

→ 11



11A

→ 12



12A

→ 13



Le Monde Colonial illustré et la propagande du loisir

Le Monde Colonial illustré, revue mensuelle, commerciale, économique, et financière a été rédigée en français et publiée entre 1923 et 1948 dans le but de défense des intérêts coloniaux. Témoins des avancées sociales et économiques, le numéro 115 de la 11^e année, paru en mars 1933, fait un focus sur le ski au Liban.

L'intérêt du ski au Liban est, non seulement de procurer aux Français que leur situation oblige à y résider un sport admirable qui leur rappelle les Alpes, les Vosges ou le Jura, mais de révéler à l'étranger une des possibilités touristiques de ces merveilleux pays dont les beautés naturelles égalent les richesses archéologiques (...) Il y a donc des fervents du ski en Syrie. Et ils ont fondé là-bas, voici un an, une section du Club Alpin Français, la Section du Levant, qui est présidé par un commandant de chasseurs alpins en service à Beyrouth, le commandant Regard, et qui compte déjà soixante membres¹³.

Outil de propagande touristique, le ski au Liban se développe et s'institutionnalise en 1934 avec la création de la Section du Levant du Club du ski alpin, et la construction du premier refuge alpin, sous l'égide du Haut-Commissariat de France à Beyrouth. Au revers de certaines photographies de la Collection Fouad Debbas, on comprend bien que bon nombre d'images sont produites dans un but précis de propagande : défilé du peloton de skieurs libanais et remise du fanion, cordée présidentielle, en présence du Général Huntziger, Commandant des troupes du Levant, mais aussi de M. Lagarde. Plusieurs de ces photographies publiées dans *Le Monde Colonial illustré* ont été réalisées par Philippe Bériel, conseiller technique au Haut-Commissariat de France à Beyrouth et auteur d'un recueil de photographies sur le ski au Liban¹⁴.



TFDC_1005-PA-0041 a

Henri Charles (1900-1978)
Vue de Sannine, Beyrouth au fond, Années 1930
Tirage au gélatino-bromure d'argent, 12.7 × 17.6 cm
Collection Fouad Debbas / Musée Surscock

Trois opérateurs, trois regards

Soldats français de l'Armée du Levant

On ne connaît quasiment rien de ces soldats français basés au Levant. De ces anonymes, nous sont parvenus seulement quelques photographies, sans histoires, sorties de leur contexte, de leur cadre. Les rares informations sur ces, en général, jeunes français, nous les glanons au revers de certaines cartes postales collectées par Fouad César Debbas, que ces militaires ont bien voulu prendre la peine d'envoyer à leurs proches et que nous parvenons aujourd'hui à déchiffrer tant bien que mal.

La notion de loisir chez ces soldats français renvoie à celle de temps libre, et de « permission ». Institutionnalisée, leurs permissions sont encadrées ; elles ne sont pas si libres. Armés d'un appareil photographique, ils s'évadent de leur mission officielle, visitent les ruines de Baalbeck, se rendent aux bains militaires, à Raz-Beyrouth ou à Sannine. Eux pratiquent le loisir en groupe, il s'agit davantage de se fabriquer des bons souvenirs entre copains, puis de les décrire à leur famille, au revers de ces cartes postales.

Mon cher Dédé,

Je t'envoie l'endroit de la baignade militaire. C'est là que nous allons tous les samedis. Hier dimanche, avec trois copains, nous avons été nous baigner. J'envoie la photo à papa, car on s'est fait photographeur ; pour la nage, je suis un as. Mes dents vont mieux, heureusement.

Ton frangin. Beyrouth, le 5/9/27

Demain s'ouvre à Beyrouth la « semaine sportive ». C'est une tradition de l'Armée du Levant : pendant toute une semaine, on fait des compétitions de sport, comme sauts, football, courses hippiques, tennis. Carte datée 3 mai.

Je t'adresse cette vue pour te faire voir où je passe souvent.

Suis passé ce matin à cheval par cette grande grille du Parc

C'est du champ de course de Beyrouth.

J'y vais assez souvent faire un peu de galop.

Bons baisers de ton frère qui t'aime. 16-4-20¹⁵

Henri Charles, le photographe jésuite

Le Révérend Père Henri Charles (1900-1978) est un missionnaire jésuite et le fondateur du Collège de Jamhour. Français d'origine grenobloise, il fréquente le Collège de Bollengo, haut lieu d'enseignement jésuite dans la région lyonnaise. Jésuite en 1918, il est d'abord missionnaire à Beyrouth (1920-1923) puis à Bikfaya (1923-1925). Apprenant avec assiduité la langue arabe, il rédige une brochure, *Jésuites missionnaires, Syrie Proche-Orient : l'heure de Dieu sur un front de mission*, qui paraît sous l'anonymat. Prêtre en 1932, il s'installe à Damas et devient un grand collaborateur de la revue *En Terre d'Islam*. Henri Charles fait partie de ces photographes jésuites qui ont inscrit leur travail dans une mission ethnographique et scientifique. Opérant de nombreux séjours parmi les nomades de la steppe syrienne et des pêcheurs de Tartous, on lui connaît certains clichés de ces Bédouins, conservés dans les collections de la Bibliothèque orientale de Beyrouth.

Suivant une hygiène stricte et une diététique rigoureuse, il est l'image du sportif accompli et l'un des quelques pionniers qui ont révélé aux Libanais les joies du ski et le trésor de l'« or blanc »¹⁶. Les clichés signés au revers « H. Charles » de la Collection Fouad Debbas illustrent les joies du ski et l'épopée du groupe qu'il accompagne : les séances d'entraînement, les slaloms, quelques chutes et les exploits, la cordée et le refuge de 'Aïn 'Ata, les petits libanais faisant du ski à Becharreh, l'équipe des chasseurs libanais, le sommet de Sannine et la vue sur le littoral de Beyrouth, le Pic de l'Aigle, le refuge du col du Qornet, le cirque des Cèdres, quelques portraits d'ami(e)s, et enfin le réconfort mérité dans l'iglou, rassemblant les officiels du Haut-Commissariat de France.

La famille Medawar

Conservée à la Fondation Arabe pour l'Image, la collection Alexandre Medawar rassemble des photographies de famille prises sur trois générations, du début des années 1920 jusqu'à la fin des années 1960. Ces images sont le récit de la vie d'une partie des membres de famille et le témoin des activités de loisir de la bourgeoisie levantine, aisée et occidentalisée, de l'époque. La géographie changeante des prises de vue se déroule dans le réseau des villes ottomanes, entre Alexandrie, Beyrouth, Damas et Smyrne, ainsi qu'au cours de voyages en Europe. Dîners, réunions de famille, voyages, excursions en automobile, chasse, visites de sites touristiques (Baalbeck), sorties en mer, ou encore parties de tennis sont les sujets fréquemment documentés.

La première génération de photographies est issue de la branche maternelle de la famille : les Paoletti-Zalum, Italiens de Livourne d'origine levantine qui vivent entre Alexandrie et Beyrouth. L'auteur des images les plus anciennes est inconnu mais est probablement un frère (Alberto ou Giuseppe) de l'arrière-grand-mère, Gulietta Zalum, née Paoletti (1896-1978). Le premier appareil photographique est en bois et pliable, mais d'autres suivront, dont des Kodak.

C'est une des filles de cette dernière, Giovanna Medawar, née Paoletti-Zalum (1913-1985), qui tiendra ensuite le plus souvent l'appareil photographique (un Leica II 35mm) pour saisir la vie de famille, en particulier quand elle s'installe définitivement à Sed el-Baucherieh (Metn) dans les années 30, avec sa sœur jumelle Marinella, qui ont toutes deux épousé deux frères, Jean et Georges Medawar. Outre les nombreuses photos de voyages, elle excelle dans le portrait et fait souvent poser sa sœur jumelle Marinella dans des mises en scène champêtres.

Mario Malek Medawar (1938-2011), fils de Georges et Marinella, représente la troisième génération tenant le rôle de « photographe de famille ». Ingénieur en mécanique, c'est un passionné, curieux et adroit, plus intéressé par le fonctionnement des choses que les choses elles-mêmes. Ses hobbies sont multiples : photographie, plongée sous-marine, modélisme, voitures, mécanique, radio-amateur, navigation, armes, etc. Il a conservé tous les appareils photographiques qui ont été accumulés sur plusieurs générations. Sa caméra de prédilection à ses débuts sera le Rolleiflex 6×6. Il passera plus tard au reflex Pentax 35mm et à la caméra Bolex 8mm.

Avec lui, l'acte photographique s'élargit, devient une activité de loisir, souvent exploratrice, poétique ou expérimentale, qui sort du cadre plus restreint des portraits (famille, amis, animaux de compagnie) ou des souvenirs de famille. Mario se joue du sujet photographié, saisit les grimaces de ses proches en plans rapprochés, varie

les éclairages et les profondeurs de champs, se met en scène lui-même dans de nombreux autoportraits. Audacieux, il substitue son regard à la caméra et déclenche, sans relâche, au moment de l'action. Les planches contacts illustrent ce récit, visualisation de toute la séquence de la prise de vue. Sa série qui documente un match de tennis à Broumana en 1958, auquel participe son beau-frère Salim Schoucair, l'illustre parfaitement. D'autres séries reflètent d'autres intérêts plus particuliers : fleurs (macrophotographie), pylônes électriques, voitures, petites amies...

Références

1. BECK, Robert (dir), MADOEUF, Anna (dir), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaines*, Tours : Presses Universitaires François-Rabelais, 2005, pp.407-410 (en ligne : 06 juin 2018).
2. SEHNAOUI, Nada, *L'occidentalisation de la vie quotidienne à Beyrouth, 1860-1914*, éditions Dar An-Nahar, 2002, pp.161-178 « Les loisirs ».
3. KASSIR, Samir, *Histoire de Beyrouth*, Fayard, 2003, p.368.
4. KASSIR, idem. Voir aussi DEWAILLY et OVAZZA, « Le tourisme au Liban : quand l'action ne fait plus système », in BERRIANE M. dir., *Tourisme des nationaux, tourisme des étrangers : quelles articulations en Méditerranée ?*, Institut Universitaire Européen de Florence, 2004.
5. CHAMI, Joseph, *Le Mémorial du Liban, vol. I, Du Mont Liban à l'Indépendance, 1861-1943*, Beyrouth : Le Mémorial du Liban, 2002.
6. BECK, Robert (dir), MADOEUF, Anna (dir), idem. Voir aussi : PINÇON-CHARLOT, Monique, CORBIN Alain (dir), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, in : *Politix*, vol.9, n.34, deuxième trimestre, 1996, L'exclusion. Constructions, usages, épreuves, pp.222-224.
7. CHÉROUX, *ibid*, p.86.
8. CHÉROUX, *ibid*, p.82.
9. CHÉROUX, Clément, *Vernaculaires, Essais d'histoire de la photographie*, 2013, Le Point du Jour, p.11.
10. « La famille », *La Recherche photographique*, n8, février 1990. Voir aussi : GEORGE, Marie-Françoise, GAUTRAND, Jean-Claude, ROUILLE, André, *Photos de famille*, Paris, Grande-Halle-La Villette, 1990 ; GARAT, Anne-Marie, *Photos de familles*, Paris, Le Seuil, 1994.
11. RIEGL, Alois, *Le culte moderne des monuments. Sa nature, son origine*, 1903 (traduction Jacques Boulet).
12. BERGER, John, *Comprendre une photographie*, feuilles d'herbe, Éditions Héros-Limite, 2017, p.79.
13. « Le ski au Liban », *Le Monde Colonial illustré*, 11^e année, n115, mars 1933, Revue Mensuelle, 37 rue Marbeuf, Paris, p48.
14. BÉRIEL, Philippe, *Le ski au Liban*, 1942.
15. Cartes postales, Collection Fouad Debbas, Beyrouth. Dans l'ordre, numéros d'inventaire : TFDC_CPA_Férid2_IMG3562 ; CPA_6_IMG8309 ; CPA_2bis_IMG2534.
16. JALABERT, Henri s.j., *Jésuites au Proche-Orient, Notices biographiques*, notice 511, P. Henri Charles, p.335, Université Saint-Joseph, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Dar el-Machreq, 1987. Voir aussi : CABANEL, Patrick, « De l'expulsion à l'exil : le collège de Bollengo (1907-1919) », pp.145-159, in FOUILLOUX, Étienne et HOURS, Bernard (dir.), *Les jésuites à Lyon, XVI^e – XX^e siècle*, Lyon : ENS Éditions, 2005.

La Collection Fouad Debbas

La Collection Fouad Debbas est une collection de photographies comprenant plus de 30 000 images du Moyen-Orient – essentiellement le Liban, la Syrie, la Palestine, l’Égypte et la Turquie – datant de 1830 jusqu’aux années 1960. Cette collection a été rassemblée pendant plus de deux décennies par Fouad César Debbas (1930-2001) qui était un passionné convaincu de l’importance de collecter et de conserver les photographies et autres documents visuels comme un moyen préserver le patrimoine culturel.

Déposée au Musée Sursock, la Collection se compose de photographies contenues dans des albums ou bien indépendantes, de cartes postales, de vues stéréoscopiques, en addition des gravures et livres, tous ayant pour focus la région du Moyen-Orient. La Collection, teintée d’une connotation orientaliste, du fait de la période traitée, et rassemblant un certain nombre de clichés commerciaux, représente un atout considérable de la collection du Musée Sursock, mettant en évidence le rôle majeur de la photographie dans le développement de l’art moderne au Liban.